

bles dangers. Je fis alors avec ma conscience et mon Dieu un pacte solennel ; je me promis de contribuer pendant toute ma vie et de toute ma force, à la ruine de cet enseignement opprassif et corrupteur ; ce pacte solennel, religieux, irrévocable, je commence à le remplir aujourd'hui, devant vous. . . . Je me féliciterai, toute ma vie, d'avoir pu consacrer ces premiers accents de ma voix, à demander pour ma patrie, la seule liberté qui puisse la rassurer et la régénérer. Je me féliciterai également toujours d'avoir pu rendre témoignage, dans ma jeunesse, au Dieu de mon enfance. C'est à lui que je recommande le succès de ma cause, de ma sainte et glorieuse cause ; je la dis glorieuse, car, elle est celle de mon pays ; je la dis saluté, car elle est celle de mon Dieu."

C'est ainsi que le jeune porte-drapéau du parti néocatholique déploya son étendard, et dès lors, on le vit toujours au premier rang, là où il s'agissait de revendiquer la liberté d'enseignement et la liberté religieuse. Nous ne pouvons pas analyser tous les magnifiques discours que cette lutte fit naître, nous ne pouvons pas même les énumérer. Mais nous dirons avec M. Alfred Nettlement, qu'il y a toujours dans la carrière des grands orateurs, une journée dans laquelle leur éloquence, surexcitée par une question sympathique et d'un intérêt universel, servie par les circonstances et exaltée par le sentiment d'un grand péril public, trouve son inspiration la plus haute et remporte une de ces victoires décisives qui étaient leur renommée et servent de mesure à leur talent. Cette journée dans la carrière oratoire de M. de Montalembert se remontra, le 14 Janvier 1848. On approchait d'une crise, dit M. Nettlement : Tous les esprits étaient sous l'influence des symptômes avant-coureurs d'une catastrophe. Les clairvoyants la signalisaient à l'horizon, les aveugles mêmes la sentaient venir. . . . La France était dans l'ivresse des banquets qui précédèrent la Révolution de Février. Le radicalisme qui s'agita partout, s'empara de la Suisse à l'occasion du Suderbund, qui voulait maintenir la liberté cantonale, et y déploya une violence et un despotisme inattendus.

C'est là ce qui donne un caractère à part au discours de M. de Montalembert sur les affaires de Suisse. C'est (nous citons toujours M. Nettlement) un chef-d'œuvre d'émotion et de passion, les deux sentiments qui contribuent le plus à l'éloquence. De cette âme profondément troublée et en même temps surexcitée, sortent des paroles de douleur, de colère, d'indignation, d'humiliation, de malédictions vengeresses, des accents prophétiques : Il commençait ainsi son discours : " Ces fiers vainqueurs dont on nous fait tant d'éloges, savez-vous ce qu'ils ont fait le lendemain de leur victoire ? Ils ont osé écrire de leur plume sanglante, le nom de Saint Vincent de Paul dans un décret d'expulsion contre ces sœurs de charité qui sont les filles de St. Vincent de Paul, et qui sont l'objet du culte, de l'admiration du monde entier. Et comment les a-t-on expulsées ? Comme des bêtes sauvages, en leur donnant trois fois vingt-quatre heures pour évacuer le canton, sans pensions, sans indemnité, sans pudeur. . . ." Puis au milieu des marques sympathiques de l'indignation générale, l'orateur poursuit : " On ne s'est pas arrêté là. Voulez-vous ces hommes armés qui montent par ce défilé des Alpes, que beaucoup d'entre vous ont suivi ? Les voilà qui suivent le sentier escarpé que, pendant tant de siècles, des milliers de chrétiens, d'étrangers, de voyageurs, ont foulé avec reconnaissance et respect ; ils sont là où la république française s'est arrêtée avec respect ; là où le premier consul Bonaparte avait laissé, pour sa gloire, le souvenir de votre intelligente tolérance ; là où le corps de Desaix, de votre camarade Desaix a trouvé un tombeau digne de lui. . . . Et que vont-ils y faire, ces vainqueurs sans combats ? Il faut le dire, ils y vont pour voler, oui, pour voler le patrimoine des pauvres et des voyageurs, de ces novices de Saint Bernard que des siècles ont entourés de leur amour." Puis, après avoir ainsi réveillé les suffrages des vivants qui l'écoutent et des morts illustres qu'il vient d'évoquer, l'orateur prononce l'arrêt de cette victoire odieuse, tyrannique, impie : " Puisqu'on a eu le triste courage, s'écrie-t-il, de venir à cette tribune se moquer des vaincus, qu'on me permette de dire ce que je pense. Oui, la défaite a été honteuse. La vérité m'arrache ce témoignage au détriment même de mes amis ; mais savez-vous quelque chose de plus honteux que cette défaite ? C'est la victoire ! " Plus loin l'orateur s'écrie : " Savez-vous ce que le radicalisme menace le plus ? Ce n'est pas au fond le pouvoir : le pouvoir est une nécessité du premier ordre pour toutes les sociétés ; il peut changer de mains, mais, tôt ou tard, il se retrouve debout sur ses pieds. Ce n'est pas même la propriété : la propriété aussi peut changer de mains, mais je ne crois pas encore à son anéantissement ou à sa transformation. Mais savez-vous ce qui peut périr chez tous les peuples ? c'est la liberté. Ah ! oui, elle périra, et pendant de longs siècles elle disparaîtra. Et pour ma part, je ne redoute rien dans le triomphe du radicalisme, que la perte de la liberté. . . . La liberté... ah ! je peux le dire sans phrase, elle a été l'idole de mon amo. Si j'ai quelques reproches à me faire, c'est de l'avoir trop aimée, aimée comme on aime quand on est jeune, c'est-à-dire sans mesure et sans frein. Mais je me le reproche pas ; je veux continuer à la servir, à l'aimer toujours, à croire en elle toujours. Et je crois ne l'avoir jamais plus aimée, jamais mieux servie qu'en ce jour, où je m'efforce d'arracher le masque à ses ennemis qui se parent de ses couleurs, qui usurpent son drapeau pour la souiller, pour la déshonorer."

Nous nous sommes laissés entraîner au-delà des bornes de cette petite revue par ce magnifique discours. Mais qui ne serait pas entraîné par de telles paroles. Aussi M. Nettlement après avoir cité ces belles phrases,

ajoute-t-il qu'avant ce discours, on estimait M. de Montalembert comme un orateur animé, spirituel, élevé, énergique, incisif ; après ce discours, on le regarda comme un grand orateur.

Comme écrivain, M. de Montalembert débuta par la rédaction du journal *l'Avenir* qu'il fonda immédiatement après l'insuccès de son école libre. Indépendamment de sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, puis au *Correspondant*, M. de Montalembert écrivait aussi plusieurs pamphlets sous forme de discours. Car, M. de Montalembert, eut toujours cet avantage si rare parmi les orateurs, que ses discours ne perdaient rien de leur beauté pour être imprimerés. Mais le comte de Montalembert comme écrivain, fut surtout connu comme l'auteur des *Moeurs d'Occident* et de l'*Histoire de Sainte Elizabeth de Hongrie*. Qui n'a pas lu et admiré ces deux chefs-d'œuvre de littérature française ? Aussi prêferons-nous donner ce passage du magnifique discours de M. Cochin, devant la Société Générale d'Education, où il expose dans un style si agréable, l'origine du livre de Sainte Elizabeth. Que n'avons-nous l'espace nécessaire pour citer plusieurs autres passages de ce beau discours qu'en litrait avec tant de plaisir ! Mais, contentons-nous de citer l'épisode si peu connu du voyage de M. de Montalembert à Marbourg et de son émotion au tombeau de Sainte Elizabeth. " M. de Montalembert était déjà épris cet enthousiasme pour les arts qui ne l'abandonna jamais ; et le nom d'Elizabeth rappelait en outre à son cœur le souvenir poignant d'une sœur qu'il aimait et qu'il venait de perdre. Il se mit à parcourir la Cathédrale de Marbourg, et son imagination puissante fit une de ces excursions savantes et poétiques dans les vastes forêts de l'histoire, où il anima depuis à se promener si souvent. Après cette contemplation, il entra chez un libraire, et lui demanda s'il n'a pas quelque livre sur Sainte Elizabeth, dont la culte était à peu près disparu. Le libraire monte dans un grenier et il en rapporte une brochure couverte de poussière : " Si cela peut vous intéresser, voici une vieille notice : personne ne la demande, j'en avais encore un exemplaire, lisez-le." Le jeune homme (Mr. de Montalembert n'avait pas encore vingt-cinq ans) monte en voiture de poste, et il lit avec cette ardeur, avec cette passion pour la lecture que tous ses amis ont connue. Tout à coup, il frappe à la vitre, il l'ouvre bruyamment et dit au postillon : " Retournons de suite à Marbourg." Le postillon refuse : " Je ne puis pas, mes chevaux sont inondés de sueur. — C'est égal, je paierai ce qu'il faut ; retournons." Alors, plein de cette lecture qui l'avait saisi d'une ardeur enthousiaste, il court chez le libraire : " L'auteur vit-il encore ? " s'écrie-t-il. C'était un vieux juge, retiré dans un village des environs. Il s'y rend. L'auteur est tout étonné d'avoir trouvé un lecteur ; et il se met en face, pour recevoir ce lecteur, qui parlait d'ailleurs parfaitement sa langue. Ils parlent ensemble de la sainte, ils s'enthousiasmaient à qui mieux mieux. Désormais, le jeune voyageur ne pensa plus qu'à elle, il se met m'a-t-il dit lui-même, sous sa protection ; il l'invoque pour sa sœur et aussi pour lui-même, et il arrive ainsi à Francfort, tout éperdu d'amour pour sainte Elizabeth. Il y reçoit des lettres de ses amis de Paris de M. de Lamennais, de l'abbé Lacordaire, qui l'appellent, qui le sollicitent ; son père le gourmande ; mais il ne pense qu'à Sainte Elizabeth, et il est resté à Francfort, pour lui et protégé par cette profonde émotion qui devait donner naissance à un des chefs-d'œuvre de la langue française et de la littérature chrétienne."

Comme ses discours, ses ouvrages portent l'empreinte de sa foi ; l'ardeur de ses convictions perce à toutes les lignes, tandis qu'un souffle religieux les traverse et les anime. Terminons en citant les dernières phrases d'un bien bel article sur M. de Montalembert imprimé dans le *Journal de Québec*. Ces dernières lignes rendent si bien nos propres sentiments que nous ne pouvons pas nous désordrer de les reproduire, persuadés que nous ne saurions les exprimer mieux.

" Nous avons donné un faible aperçu des talents de M. de Montalembert tant comme orateur que comme écrivain. On a pu deviner toute la gloire qui devrait rejallis naturellement sur ce grand personnage qui était devenu le chef du parti catholique. Mais à partir de 1851 tout semble changer. Sans doute, il conserve de nombreux admirateurs, ses ennemis reconnaissent ses mérites, mais il perd sa position de chef du parti catholique, divisé par des querelles intestines. Montalembert, Lacordaire, de Falloix et Mgr. Dupaulleur combattent M. Louis Veuillot et ses amis. Nous ne voulons rien dire de ces luttes regrettables qui ont eu tant de retentissement en Canada. Du reste, il ne nous est pas permis de toucher aux questions qui ont amené la scission du parti catholique. Quoiqu'il en soit de ces querelles, amis et ennemis n'auront aujourd'hui qu'une voix pour trouver beau la carrière de M. de Montalembert pendant vingt ans, pour reconnaître cet incomparable talent d'orateur et d'écrivain. Si ses ennemis et même quelques uns de ses admirateurs n'apprécient pas tous les actes de ses dernières années, regrettant des paroles imprudentes, des tendances regardées comme dangereuses, ils ne pourront s'empêcher de beaucoup pardonner à l'homme qui, mettant son talent au service de l'Eglise a vaillamment combattu pour sa défense. A leurs yeux, son nom doit apparaître entouré de la triple couronne du talent, de la vertu et de la gloire."

Poursuivant notre liste, à la suite du nom de Montalembert vient à placer un nom tellement uni à celui du grand homme pendant sa vie que la mort elle-même semble avoir refusé de les séparer. Il s'agit de frapper presque un même temps celui qui avait été le président du comité électoral pour la liberté religieuse et celui qui en était le secrétaire, M. Henri de Riancey. Né à Paris en 1816, M. de Riancey fit ses études au